

# *Les Oiseaux*

Création Montpellier Danse, juin 2014

REVUE DE PRESSE  
PRESS REVIEW



Antonin Pons Braley

Compagnie Nacera Belaza

## Et pourtant, Montpellier danse

Marie-Christine VERNAY 2 juillet 2014 à 18:06

*Difficile de se concentrer sur le côté artistique en cette période de conflit. Malgré tout, le festival se poursuit dans un certain calme.*

L'ambiance, comme la météo, n'est pas au beau fixe pour les premiers festivals de l'été. Si Montpellier Danse, perturbé dès son ouverture (le spectacle d'Angelin Preljocaj, Empty Moves, ne sera représenté qu'une fois au lieu de cinq), se poursuit dans un calme relatif, ce n'est pas le cas à Marseille, où le dialogue est rompu entre le festival et les intermittents qui l'obligent à annuler chaque jour les représentations prévues (lire page 25). Dans ce brouhaha où l'on entend bien la colère des travailleurs du spectacle vivant contre un accord jugé par tous comme «injuste, inefficace et destructeur», il est difficile de se concentrer sur l'artistique, qui pourtant occupe encore la scène. A Montpellier Danse, débuté le 22 juin et qui s'achève mercredi prochain, les spectateurs ont pris l'habitude de brandir avant chaque spectacle non empêché des affichettes «spectateur solidaire». Dans ce contexte où le social prend le pas sur l'artistique, y compris dans les équipes non grévistes où les discussions sont parfois houleuses et toujours douloureuses, il est très inconfortable de rendre compte de spectacles qui ont eu lieu alors que d'autres étaient annulés. Par solidarité aussi, nous nous livrons à cet exercice, forcément injuste.

Indigeste. Montpellier Danse, 34e édition, demeurant le festival de danse de référence de l'été, on a vu tout et son contraire. Au Corum, ils se sont mis à deux pour présenter une création aussi indigeste qu'une salade composée, où l'outrance des rajouts ôte sa suavité au seul produit qui en vaille la peine : la danse. Le Belge Sidi Larbi Cherkaoui et la Chinoise Yabin Wang ont concocté dans Genesis un world sandwich, où des princesses croisent des médecins légistes et où des boules magiques tentent de casser les cellules d'isolement où sont enfermés les danseurs.

Sidi Larbi Cherkaoui, avec son langage décomplexé, en tout cas non asservi à un seul style, est présent sur le plateau. Une maigre consolation.

A l'opposé de ce spectacle bourré d'images, de sons, la sobriété de Nacera Belaza apaise, bien que le propos tienne à un fil qu'il ne faut pas lâcher. Avec sa sœur Dalila, elle creuse dans les Oiseaux une voie qu'elle avait déjà ouverte, où le plus intime du corps se manifeste sans pour autant se figer dans une posture ou une icône. Les deux femmes surgissent de l'ombre et parlent avec les mains comme des pipelettes. Puis la conversation est rompue et chacune explore son propre espace tout en restant en lien, en accord secret. Chaque geste, chaque son est choisi, ce qui ne nuit nullement à la liberté de chacune, dans un dos qui s'étire à toucher le sol, un bras qui se pose sur l'air comme s'il y trouvait un appui. Elles jacassent comme elles bruissent.

Sex work. Le spectacle cul de Matthieu Hocquemiller manque de cette capacité à choisir. Les interprètes de (nou), venus du sex work, du queer ou de la perfo, sont à saluer, tant ce spectacle à nu exige de la bravoure à une époque où le moindre bout de chair paraît suspect, placé sous caméra de surveillance des milices homophobes qui coupent également le son sur les questions du genre. Voir tous ces corps entièrement nus, dont celui de Kay Garnellen, transboy, voir deux hommes se tenir par la queue comme on se tient par la main, voir une main gantée s'introduire dans un anus : tout cela est plutôt gai. Mais le spectacle en reste à une sorte de catalogue ne trouvant pas le moyen de re-érotiser alors qu'il désérotise parfaitement les zones censées produire du désir, dont le phallus dominant, entre autres attributs. L'utilisation d'une caméra infrarouge sur le plateau est peut-être une piste à exploiter, plus encore que lorsqu'elle capte les parties d'un corps refroidies par des glaçons.

Il ne reste plus qu'à aller s'égayer sur la Plage romantique d'Emanuel Gat, chorégraphe israélien installé en France et régulièrement invité par le festival. Sur quelques accords de guitare qui rappellent le tube de Pascal Danel, le chorégraphe libère une bande criarde en tenue de mer décontractée. Là, le désir circule, les danseurs s'appellent par leurs prénoms et se courent après. Parfois, ils s'attrapent amoureusement, se taquinent, alors que monte le volume d'une bande-son récupérée d'un précédent spectacle, où l'on entend «la colère gronde». C'est délicat, très Nouvelle Vague, et parfaitement dansé, dans un même élan de générosité, alors que les paroles de la chanson nous reviennent : «Je veux t'aimer à mon idée». Ce que fait le spectacle.

Marie-Christine VERNAY

# Nacera Belaza à Montpellier Danse

7 juillet 2014

## Nacera et les autres

Dans *Les oiseaux* – pièce créée à Montpellier danse – Nacera Belaza condense à l'extrême son appel à la conscience du vide, dans l'altérité

On entend parfois formuler le reproche selon lequel Nacera Belaza serait inapte à chorégrapheur quoi que ce soit de plus qu'un duo avec sa propre sœur Dalila.



"Les Oiseaux" @ Laurent Philippe

Au demeurant, cela n'est pas historiquement vérifié : on compte plusieurs pièces d'effectifs plus développés à son répertoire. Et cela ne saurait suffire à fonder quelque reproche, tant l'obstination dans le tracé d'une seule ligne, sans déviation de pièce en pièce, est clairement revendiquée par la chorégraphe même.

Or là ne résident pas les questions suffisantes.



Ce que Nacera Belaza révèle par son inépuisable travail minimaliste, est le lien opérateur de toute danse avec un facteur d'altérité. Il n'est de danse qui ne procède par activation d'une séparation de soi au monde et aux autres, bien évidemment ; mais encore de soi à soi-même, réalisant en conscience la pratique d'avoir un corps tout autant qu'on en est un. Il n'est de danse, fût-ce la plus extrême soliste, qui déjà ne démultiplie, à travers les les espaces, des cristallisations fugaces de conscience d'être.

Nacera Belaza danse souvent en compagnie de sa sœur Dalila. Leur danse commune se perçoit alors comme jonction de solos. Qu'elles se dupliquent ou se répliquent, leurs danses activent le vide qu'il s'agit entre elles de faire vivre, en tant qu'échappée vers l'invisible.

Nacera et Dalila Belaza présentent une troublante proximité de traits physiques. Sans pourtant rien d'une gémellité biologique, tout dans leur rapprochement éveille le trouble dynamique du semblable et du distinct, du même et de l'autre, où court une marge de vibrations ténue, tendue sur le bord, entre jonctif et disjonctif. S'y arpente un vertige d'être, là en surplomb du sens de vivre. Dans l'appariement de Nacera et Dalila Belaza se torsade en lianes la prise d'altérité de chacune sur la faille d'être, l'évidente présence tout autant que l'énigme de ses résonances.

Créée à Montpellier danse, surnageant dans la houle des événements de l'intermittence, Les oiseaux est apparue comme une pièce brève, s'éteignant à la façon d'une flamme de bougie soufflée, après avoir condensé la pâleur lumineuse de ces principes omniprésents chez la chorégraphe.

Cette pièce pourrait ne s'envisager que depuis la lumière (création Gwendal Malard). Celle-ci est d'abord rassemblée en halo, autour des deux danseuses proches. Elles sont là comme découpées en suspension dans le monde. Elles sont situées à proximité l'une de l'autre. Très frontales, et pourtant flottant dans un irréel dérobé.

Galerie photo Laurent Philippe



Leur gestuelle des bras est toute rhétorique, accentuée, coudée, cassante, presque piaffante. Dans le plié, le heurté, la ponctuation et la saccade, une intense conversation se livre, mais dont le sens échappe en tout. Une vaine jacasserie concentre une fixité des positions. Une énergie centripète s'entête à creuser là un trou dans l'instance du présent. Il y a de la périphérie à ce jeu, qui n'est pas celle du dessin des corps, mais d'un creux, irrémédiable, qui les sépare.

On ne s'est pas interdit de penser à d'autres personnages possibles , comptant énormément entre ces deux femmes, en ce moment-là.



Deuxième tableau aux lumières. Le plateau tout au contraire s'est éclairé, un sol s'est dessiné sous les présences incarnées. Mais l'espace s'est alors expansé. Une grande distance s'est instaurée, séparant les deux interprètes. Un sourd big bang a opéré, depuis le trou précédemment creusé. Les bras s'élèvent sobrement à l'écart. Une lente giration inverse les plans d'expositions sans qu'on s'en rende compte, la paire se rejoint de face par-delà la distance.



Une clameur obscure persiste en fond (son : Christophe Renaud), qui en rien ne renonce aux (r)appels de la vie effective. Comment ne pas entrevoir ici des spectres ? Quelque chose s'en est allé, qui nous défait et dissout nos sentiments d'unité factice. Tout est nimbé, de ce que transporte, dépasse et déplace tout geste, au-delà de sa forme. La focalisation alterne sur l'une puis l'autre des danseuses. Passage à genoux, palpitation, impulsion infime, et doux balancement. Tout est tremblé, et de serrée d'abord, l'intensité s'est faite toute diffuse. On n'a pas su se convaincre qu'il y eut alors une fin.

Gérard Mayen

## Nacera Belaza – Les oiseaux



Publié le 30/06/2014

par Marie Juliette Verga

Montpellier Danse - Sam. 28, dim. 29 et lun. 30 juin 2014 à 20h.

Depuis vingt ans, Nacera Belaza creuse inlassablement le même sillon, viscéralement convaincue de l'impossibilité de la répétition. Que les gestes se succèdent dans un va-et-vient fragmenté ou qu'ils se déploient dans une extrême lenteur, le regard posé sur le mouvement fait entrer tout le corps en état de perceptions modifiées et d'attention amplifiée.

Le vide est au centre des créations de Nacera Belaza, un vide « inattendu qui comble toutes les attentes ». Ici, nous distinguons d'abord deux ombres claires dans l'obscurité. Deux corps qui échappent à la nuit et impriment la rétine. La bande-son se déroule au loin, quelques petites percussions, des nappes électroniques, des voix lointaines, une couleur orientale... Les événements forment des couches dans la mémoire immédiate, des couches dont personne ne peut retenir la forme. Une forme sur les seuils de laquelle se disputent force et délicatesse. L'espace vide, la dilatation qui naît du partage entre ombre et lumière, la tension de ce geste infini qui résonne dans l'immensité d'un plateau dont les bords de scène sont effacés ; tout invite à la disponibilité, à l'entre-deux.

La recherche de l'invisible, d'une danse sacrée qui place le corps dans un rôle de médiation entre les mondes, la rigueur d'écriture qui permet le flottement et qui mène à un état de corps poreux, tout cela structure un cheminement vers l'effacement et l'apparition. La création lumière de Gwendal Malard est d'une précision précieuse et les interprètes imposent une présence aiguisée et souterraine. Un voyage interne surexposé, une enveloppe corporelle qui tressaille, se replie, déploie ses ailes et referme sa surface dans l'absence ; les oiseaux emportent celui qui se laisse traverser aux origines de la danse.

<http://www.cie-nacerabelaza.com/>

Photo: Antonin Pons-Braley

## Montpellier Danse. Saisir le corps sous d'autres coutures

Publié le 3 juillet 2014

Création. Avec « Les Oiseaux » de Nacera Belaza et « Nou » de Matthieu Hocquemiller le festival explore de nouvelles formes.

Nacera Belaza

Grand chantier ouvert à la création, comme chaque année, le festival Montpellier Danse accorde une place non négligeable aux chorégraphes en quête de nouvelles formes. On a pu voir dans ce registre la création perturbatrice Les Oiseaux de Nacera Belaza dont la pratique introspective nous rend complice d'une écoute intérieure qui ne cherche pas à démontrer ou à éblouir tout au contraire. « En cherchant à répéter la même action, on se rend compte qu'il est impossible de se répéter car répéter revient à aller plus loin en soi. » La pièce qui se tient dans une certaine pénombre laisse le souvenir d'un moment partagé avec deux oiseaux sur la branche d'un arbre avant l'aurore. Elle propose aussi une ouverture sur un bouleversement nécessaire qui enrichit la programmation.

JMDH